

De la colonie belge à la RDC, splendeur de l'art congolais

LE MONDE | 18.07.2015 à 09h09 • Mis à jour le 20.07.2015 à 12h28 | Par Philippe Dagen



"Amour & Pastèque", de Chéri Samba. Huile sur toile, 79 x 89 cm, 1984. Collection privée. Chéri Samba/ Florian Kleinfenn

Mwenze Kibwanga est né en 1925 dans la province du Katanga, à Kilumba. Il est mort dans cette même région du Congo en 1995, à Lubumbashi. À l'époque coloniale, la ville s'appelle Elisabethville, en hommage à Elisabeth de Bavière, reine des Belges. En 1946 y est créée une Académie d'art indigène, que l'on connaît sous le nom d'atelier du Hangar. Son fondateur est un peintre français, Pierre Romain-Desfossés, ancien de Londres et de la France libre, démobilisé fin 1944. Son principe est diamétralement opposé à celui qui gouverne les tentatives d'enseignement artistique conduites dans les colonies jusqu'alors.

Au lieu de prétendre inculquer aux élèves les règles et les références des écoles des beaux-arts métropolitaines, Romain-Desfossés ne veut que proposer un lieu et des moyens matériels pour qui se sent appelé. Parmi les premiers qui se présentent se trouve le jeune Mwenze Kibwanga. Dès ses débuts, il pratique une manière de peindre très particulière : poser la couleur par touches parallèles, courtes ou plus longues, et s'en tenir principalement aux ocres et aux bruns.

Disproportions flagrantes

Rien ne permet d'expliquer pourquoi, à 21 ou 22 ans, Kibwanga définit ainsi son style. Mais les œuvres qui sont présentées – révélées est plus juste – par l'exposition « Beauté Congo » à la Fondation Cartier permettent d'affirmer qu'il a trouvé dans cette manière singulière des ressources d'expressivité intense et qu'il a exécuté, aux alentours de 1950, l'un des chefs-d'œuvre de la peinture de cette époque. C'est une crucifixion, marquée par des disproportions flagrantes entre le corps du Christ, ceux des larrons et ceux des bourreaux, et par la prolifération des marquages géométriques en hachures. Qu'avec des procédés en apparence si réduits, Kibwanga rende si brutale la souffrance des suppliciés, si misérable le plaisir de leurs tourmenteurs, suffirait à établir sa puissance. Elle n'est pas moins manifeste dans ses toiles de plus petit format, sans titre, groupes humains ou animaux, étranges combats, étranges étreintes.

On y parvient au terme du parcours, l'exposition étant disposée à rebours de la chronologie. Son auteur, André Magnin, y raconte très en détail l'histoire de la création artistique du Congo des années 1920 à aujourd'hui, histoire qui n'avait jusqu'ici pas été montrée en tant que telle à Paris. Le trajet commence donc par la « jeune génération », la dernière venue, née un peu avant ou après 1980. Elle réunit les grands portraits satiriques et politiques de Kura Shomali, les figures éclatées de Steve Bandoma, variations sur la figure de Cassius Clay, et les revenants de la série « It's My Kings », dont l'auteur est Pathy Tshindele. Celui-ci fait réapparaître les rois d'autrefois, dans leurs atours de prestige et porteurs des insignes de leur pouvoir, mais dans une lumière verte qui tue tout éclat et dans des poses d'affliction ou de résignation qui ne laissent pas de doute : ces princes sont les spectres d'un passé disparu.

Ces trois peintres ne sont pas des inconnus, ayant exposé depuis quelques années en Europe – à Londres en particulier – et aux Etats-Unis. Sammy Baloji, qui est leur compagnon de salle, a reçu le prix de la biennale de Bamako en 2007, participe à l'actuelle Biennale de Venise et sera à la prochaine Biennale de Lyon. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il n'est présent que par trois de ses montages numériques qui associent d'anciennes photographies ethnographiques aux aquarelles d'un paysagiste épris d'exotisme de la fin du XIX^e siècle. D'un artiste aussi influent, créateur des rencontres de l'image de Lubumbashi, on se serait attendu à davantage.

Remontée du temps

Puis commence la remontée du temps vers ceux qui sont nés dans les années 1950, autour du célèbre Chéri Samba, auquel la Fondation avait consacré une exposition personnelle en 2004. Lui font cortège les autres peintres dits « populaires » parce qu'ils représentent avec un luxe de détails des scènes de la vie quotidienne après s'être formés dans la peinture d'enseignes ou la bande dessinée. Il y a là Pierre Bodo, Chéri Chérin et Monsengo Shula auxquels est associé, quoique plus jeune, Jean-Paul Mika. Leur souci de la vérité les incite à ne rien simplifier, à dessiner le moindre pli d'une robe ou d'un pantalon à damier, les reflets dans des lunettes noires ou sur des chaussures. Cette dextérité demeurerait cependant assez vaine si elle ne servait des desseins au moins critiques, au mieux satiriques.

Les autorités de tout genre et les vanités de toutes espèces sont ridiculisées. Pas d'exception : l'érotique *Amour & Pastèque*, de Chéri Samba, est moins tendre qu'il ne le semble d'abord. La série « La Femme surchargée », par Bodo, serait un éloge dithyrambique de la féminité si serpents, caméléons et singes ne logeaient dans les chevelures arborescentes de ces Vénus aguichantes. A y regarder de près, il en est de même des scènes de la vie ordinaire de Moke. Tout y semble banal et paisible. Tout y est à charge, jusqu'aux portraits de couples dans des boîtes de nuit, dont les visages manifestent l'ennui, quand ce n'est pas la peur. Ces toiles font logiquement face aux instantanés saisis au flash par le photographe Jean Depara au fil des nuits de Kinshasa et, dans son studio, par Ambroise Ngaimoko : amoureuses et prostituées, « sapeurs » et séducteurs.

Assonances entre les couleurs

Jusqu'à-là, l'exposition est réussie, bien construite, rythmée d'œuvres convaincantes. A partir de ce point, elle change et devient infiniment plus surprenante et novatrice. Sa dernière partie est en effet une histoire de la peinture au temps où le Congo était belge et les « indigènes » de la main-d'œuvre pour plantations, mines et chantiers. C'est alors que de rares Européens ont découvert des formes de créations picturales qui n'avaient pas intéressé les fonctionnaires coloniaux, les missionnaires et les voyageurs. Ceux-ci n'avaient d'yeux que pour les chefs-d'œuvre sculpturaux des Pende, Mangbetu, Kuba ou Hamba : statues, masques, boîtes et meubles ornés.

Avant Romain-Desfossés, en 1946, il y a l'administrateur belge Georges Thiry, surpris en 1926 par les décors des cases. Il en cherche les auteurs, leur propose feuilles et aquarelles. C'est ainsi qu'Albert Lubaki – ivroirier de métier – et son épouse Antoinette commencent à peindre sur papier, suivis par un autre peintre de case, le tailleur Djilatendo. Leur sens de l'abréviation des formes figuratives en signes, la fluidité des gestes, les assonances entre les couleurs sont admirables. Ils sont montrés à Bruxelles en 1931 et Djilatendo a alors pour voisins de cimaises Magritte et Delvaux. Puis ils disparaissent, et on ignore quand et où ils sont morts. C'est dire que leur surgissement, aujourd'hui, n'est pas moins surprenant que celui de Kibwanga et des autres peintres du Hangar, Bela, Ilunga, Kayembe et Lukanga. Eux aussi ont eu un instant de notoriété et le MoMA les a montrés en 1952. Puis ils ont été très vite oubliés. Peut-être, cette fois-ci, ne le seront-ils plus. Ce serait le moindre des hommages.

« Beauté Congo 1926-2015 », **Fondation Cartier**, (<http://fondation.cartier.com/>) 261, boulevard Raspail, Paris, 14^e. Tél. : 01-42-18-56-67. Du mardi au dimanche de 11 heures à 20 heures, le mardi jusqu'à 22 heures. Entrée : de 7 à 10,50 €. Jusqu'au 15 novembre.
